

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[6. Val-Richer, Jeudi 13 juillet 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

6. Val-Richer, Jeudi 13 juillet 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Deuil](#), [Diplomatie](#), [Discours autobiographique](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Parcs et Jardins](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothee\)](#), [Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothee\)](#), [Séjour à Londres \(Dorothee\)](#), [Vie familiale \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

Ce document est une réponse à :

[5. Stafford House, Samedi 8 juillet 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[6. Stafford House, Mardi 11 juillet 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (7 - 16 août)

[21. Paris, Jeudi 10 août 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#) *est associé à ce document*

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

[13. Stafford House, Dimanche 23 juillet 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[23. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-07-13

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit N°6 J'ai oublié de numéroter le billet que je vous ai écrit de Paris Dimanche 9 juillet (C'était le n°5).

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n° 23/24-26

Information générales

Langue Français

Cote

- 34-35, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/88-99

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription N°6. (J'ai oublié de numéroter le billet que je vous ai écrit de Paris Dimanche 9 juillet. C'était le n°5.)□

Du Val-Richer, Jeudi 13.

Certainement vous êtes malade, Princesse, assez malade pour ne pouvoir écrire quatre lignes. Sans cela, je ne comprends pas, je ne puis comprendre comment je n'ai point de lettres. Quelle ressource pour me rassurer ! J'en ai une autre moins triste quoique l'effet en soit fort triste. Il y a quelque irrégularité dans le service de la poste au fond de mes bois. Mes journaux ne m'arrivent pas encore exactement. Deux lettres ne me sont revenues qu'après avoir été me chercher à Caen. Peut-être y en a-t-il une de vous qui court ainsi après moi. Je viens de régler avec le Directeur des postes de l'arrondissement le service du Val-Richer, voici, quand vous voudrez m'écrire directement, ma vraie et sure adresse. Au Val-Richer, Commune de St Ouen le Paing. par Lisieux. Calvados. Adressées ainsi mes lettres m'arrivent le lendemain de leur départ de Paris. Quand en aurai-je une de vous ?

Je ne veux pas vous dire tout ce qui me vient à l'esprit, quel espace parcourt mon imagination, quels ennemis, quel fantôme elle y rencontre. Je n'ai pas en général l'imagination inquiète et noire : mais quand une fois elle prend ce tour là, elle échappe tout à fait à l'empire de ma raison, tout devient possible, probable, réel. Il faut se taire alors, se taire absolument, ne pas se parler à soi-même. Je vous quitte

donc Madame. Pourquoi êtes-vous devenue un si grand intérêt dans ma vie ?

Vendredi 14. Voilà une lettre, une longue, un excellente lettre. Et c'est bien celle que j'attendais. Il n'y en a point de perdue. Celle-ci est allée en effet me chercher à Caen, le service encore mal réglé de la poste a causé le retard. Un nom de village pour un autre, une négligence de commis, cinq minutes de sommeil d'un courrier qui passe, sans s'en apercevoir, devant une route de traverse, qu'il faut peu de chose pour faire beaucoup souffrir ! Enfin, la voilà. Et j'espère que les autres viendront plus régulièrement.

Vous n'êtes point malade. On vous trouve bonne mine. Ne permettez pas à tout ce monde de vous accabler de fatigue ; ils n'ont pas de quoi vous en dédommager. Ils vous aiment pourtant et ils ont raison ; et vous avez bien raison aussi d'accueillir toutes les amitiés, quels que soient leur nom et leur drapeau.

Entre nous, j'ai plus d'une fois regretter de ne pouvoir être avec mes adversaires politiques, aussi cordial aussi, bienveillant que je m'y serais senti enclin. J'en sais plus d'un en qui, politique à part, j'aurais trouvé peut-être un ami du moins une relation facile et douce. Mais le soin de la dignité personnelle, les devoirs envers la cause, les exigences et les méfiances de parti, tout cela jette entre les hommes, une froideur, une hostilité souvent sans motifs individuel et intimes. Il faut s'y résigner ; c'est la loi de cette guerre, car il y a là une guerre.

Mais vous, Madame, profitez, profitez toujours et sans hésiter de votre privilège de femme; soyez juste envers tous, bonne pour tous, amicale pour tous ceux qui le mériteront de vous. C'est quelque chose de si beau et de si rare que l'équité et l'amitié ! Je suis charmé que vous en jouissiez, et plus charmé encore que vous soyez si capable d'en jouir, que vous ayez l'esprit si libre et le cœur si affectueux. Je n'y mets qu'une condition Vous la devinez et elle est bien remplie, n'est-ce pas ? Pendant que vous retrouvez à Londres, vos douleurs, pendant que vous n'y pouvez faire un pas, regarder à rien sans avoir le cœur bouleversé au souvenir de vos fils, moi j'achève ici, dans ma maison, les arrangements que le mien y avait commencés. Je fais descendre dans ma chambre son fusil de chasse, je me promène suivi de son chien.

C'est un lien puissant entre nous, Madame, que cette triste ressemblance de nos destinées, et cette parfaite intelligence que nous avons l'un l'autre de nos peines. Il me semble que j'ai connu vos enfants ; je leur prête les traits, les qualités qui me charmaient dans le mien ; je les unis à lui dans mes regrets. Ne vous défendez pas, Madame, du sentiment qui vient émousser ce que les vôtres ont de plus poignant ; laissez-vous guérir autant que se peut guérir une vraie blessure. A mesure que nous avançons dans la vie, c'est la condition de notre âme d'éprouver et d'associer dans je ne sais qu'elle mystérieuse unité, les émotions les plus contraires, de souffrir et de jouir, de regretter, et de désirer à la fois, et avec la même vérité, la même énergie. Acceptons ces secrets de notre nature. Si vous étiez là, si nous causions en liberté, vous me parleriez de vos fils, je vous parlerais du mien. Nous nous raconterions toute leur vie, toute la nôtre, et un sentiment d'une douceur infinie et souveraine se répandrait sur notre entretien. Que mes lettres vous en apportent l'ombre ; les vôtres ont pour moi tant de charme !

Samedi 15, 9 h 1/2 du matin.

Que je dis vrai dans ces derniers mots, & bien plus vrai que je ne dis ! Voilà, le N° 5 qu'on m'apporte. Dearest Princess, je crains qu'à votre tour vous n'éprouviez quelque retard pour mes lettres, pour celle-ci du moins. Je m'en désole. Pardonnez le moi. J'aurais dû la faire partir avant-hier ; mais j'étais si impatienté de ne voir

rien arriver que j'ai attendu. Je vous aurais écrit en trop mauvaise disposition. Aujourd'hui je ferais peut-être mieux d'attendre aussi. Ma disposition est trop bonne.

Tout à l'heure Madame j'irai me promener dans les bois qui m'entourent. Ils sont bien verts, bien frais, bien sombres, quoiqu'un beau soleil brille au dessus et les enveloppe de sa lumière. Ce lieu-ci est très solitaire, très sauvage. Autrefois quelques moines y venaient orner. Aujourd'hui quelques bûcherons y travaillent. J'y serai bien seul. Je n'y entendrai rien. Je n'y verrai personne. Je relirai vos lettres. Je serai charmé. Et pourtant, que le fond du jardin de la Duchesse de Sutherland me fera envie ! Et ma pensée tantôt m'y transportera, tantôt vous amènera vous-même dans les bois du Val-Richer. Et je me laisserai bercer à ces doux rêves jusqu'à ce que j'en sente le mensonge. Je rentrerai alors dans ma maison.

Je suis très préoccupé de ce que vous me dites des projets de M. de Lieven. Vous ne pouvez songer, ce me semble, à aller le rejoindre à Carlsbad. Vous voilà à peine en Angleterre. La saison des eaux serait passée avant que vous arrivassiez, en Bohème. Après les eaux, s'il y va M. de Lieven retournera sans doute auprès du grand duc. Non, Madame, il ne faut pas chercher le bonheur à tout prix ; mais il faut penser sans relâche aux moyens de lever les obstacles. Vous ne pouvez ni vous fier à Pétersbourg, ni errer sans cesse en Europe. Que ces deux points là soient bien arrêtés ; ils feront le reste.

Midi. C'est trop de bien en un jour. Je tremble pour les jours qui vont suivre. Je reçois à l'instant votre N°6. Mon pressentiment ne me trompait pas tout à fait quand je vous craignais malade. Reposez-vous, beaucoup, beaucoup. Je suis charmé que vous n'alliez pas à Howick.

Que je vous remercie d'avoir pensé à me rassurer sur votre mauvaise écriture ! Elle m'eût inquiété en effet. Je vais attendre bien impatiemment vos prochaines lettres. Je les crains pourtant un peu. Vous aurez attendu celle-ci. Vous vous serez, comme moi naguère, impatientée, tourmentée. Vous voyez que j'ai aussi ma fatuité. C'est un lieu commun que je dis là, Madame. Non, je n'ai avec vous, point de fatuité. Ce mot ne convient ni à vous, ni à moi. Mais j'ai confiance, je crois. Et vous aussi, n'est-ce pas ? Nous avons donc bien le droit de nous parler comme gens qui croient, c'est-à-dire tout simplement et en disant les choses comme elles sont, non pas comme on est convenu de les dire quand elles ne sont pas. Il faut pourtant que je finisse si je veux que ma lettre parte !

Il me semble que j'ai à peine commencé que je ne vous ai parlé de rien. Je vais au plus pressé à ce qui me touche vraiment ; et je laisse en arrière (comme je laissais le cahier rouge) la politique anglaise, la politique française, votre jeune Reine, la dissolution de son parlement, celle du nôtre, que sais-je ? Tout cela cependant m'intéresse beaucoup, et je lis très curieusement les détails que vous me donnez, et j'ai sur tout cela, des milliers de choses à vous dire. Et ma prochaine lettre, si dans celle-là encore, j'en trouve le temps. Adieu Madame.

Remerciez, je vous prie, la petite Princesse de son bon souvenir. J'y tiens beaucoup et j'en suis très touché. C'est à vous de lui demander pardon, pour moi d'un langage si familier. Je copie. Je suis bien heureux d'apprendre que Madame la Duchesse de Sutherland veut bien se rappeler mon nom. C'est du luxe en vérité d'être si bonne quand on est si belle. Mais le luxe qui vient de Dieu est charmant ; et il a comblé votre noble hôtesse de tant de dons qu'en effet elle nous doit peut-être à nous autres pauvres mortels de nous traiter avec un peu de bonté. Quelque place qu'elle me donnât à sa table, je serais ravi de m'y asseoir. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 6. Val-Richer, Jeudi 13 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-13.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/02/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/881>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur34-35

Date précise de la lettreJeudi 13 juillet 1837

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

30 b.
Paris public de monnaie
1. lettre que je vous ai écrit
de Paris Dimanche 9 Juillet.
(C'est le 2-5)

De Val Richer. Jeudi 13.

no 12

de Val Richer.
Madame, que
ce soit celle
des autres de
un ses enfants
qui me
à lui dans mes
une, du bâtiment
est de plus
que de peut
que nous
en de notre
ne sais
de plus
regrettes et de
l'ordre, la même
nature. Si
belle, vous me
suis du même
in, toute la
et infinie et
struction. Que
; les vôtres

Certainement, vous êtes malade,
Précisément, assez malade pour ne pouvoir écrire quatre
lignes. Sans cela, je ne comprends pas, je ne puis
comprendre comment je n'ai point de lettres. Quelle
raison pour me laisser ! J'en ai une autre,
moins triste quoique l'effet en soit fort triste. Il y a
quelque irrégularité dans le service de la poste au
fond de son bois. Mes journaux ne m'arrivent pas
encore exactement. Des lettres ne me sont revenues
qu'après avoir été me chercher à Caen. Peut-être y
en a-t-il une de vous qui vient ainsi après moi. Je
viens de régler avec le Directeur des postes de
l'arrondissement, le service de Val Richer, voici,
quand vous voudrez m'écrire directement, ma vraie &
dun adressé :

au Val Richer, commune de St. Julien le Paigny,
par Litioux - Calvados.

Adressé ainsi, mes lettres m'arrivent le lendemain
de leur départ de Paris. Quand en aurai-je une
de vous ? Je ne veux pas vous dire tout ce qui me
vient à l'esprit, quels espaces parcourt mon imagination,
quels ennemis, quels fantômes elle y rencontre. Je

J'ai par en général l'imagination inquiète et noire ;
mais quand une fois elle prend ce tour là, elle s'échappe
tout à fait à l'empire de ma raison ; tout devient
possible, probable, réel. Il faut se taire alors, se
taire absolument, ne pas se parler à soi-même. Les
vous qu'elle donne, Madame. Pourquoi êtes vous
devenue un si grand intérêt dans ma vie ?

Vendredi 14

Voilà une lettre, une longue, une excellente lettre. Et
c'est bien celle que j'attendais. Il n'y en a point de
perdue. Celle-ci est allée en effet au chercher à Lyon,
le service encore mal réglé de la poste a causé le
retard. Son nom de village pour un autre, une
négligence de commis, cinq minutes de retard d'un
courrier qui passe, sans que personne devant une
route de travers, qui fait peu de chose pour faire
beaucoup souffrir ! Enfin, la voilà. Et j'espère que
les autres viendront plus régulièrement. Vous n'êtes
point malade. On vous trouve bien mieux. Ne
promettez pas à tout le monde de vous accabler de
fatigue ; ils n'ont pas de quoi vous en dédommager.
Ils vous aiment pourtant et ils ont raison ; et
vous avez bien raison aussi d'accueillir toute la
amitié, quelle que soient leur nom et leur drapeau.
Entre nous j'ai plus d'une fois regretté de ne pouvoir commencer. Et j'

Plus, avec une adre
bienveillante que j
plus d'un en qui,
peut-être un am
mais le soin de
arriver la cause, et
tout cela jette, en
hostilité, souvent
Il faut s'y résig
y a là une quer
profitez toujours
de femme ; soyez
amical pour le
C'est quelque chose
l'équité et l'hon
jouissance, et plus
capable d'un jeu
et la cause si ap
Vous la devinez,
Pendant q
douteux, pendant
regarder à rien
souvenir de vos
maison, les arr
commencés. Et j'

le et noire; Plus, avec une adversaire politique, aussi cordial, aussi
là elle échappe bienveillant que je n'ay écrit toute amitié. Plus l'ait
; tout devint plus d'un en qui, politique à part, j'aurais trouvé
vire alors, de peut être un ami, du moins une relation facile et douce
bi-même. Je mais le soin de la dignité personnelle, le devoir
qu'il est, vous envers la cause, le respect et la méfiance de parti,
sic? tout cela jette entre les hommes, une froideur, une
hostilité, d'autres sans motifs individuels et intimes.

Et sans s'y résigner; c'est la loi de cette guerre, car il
toute lettre. Et y a là une guerre. Mais vous, Madame, profitez,
a point de profitez toujours et dans toutes de votre privilège
buche à Lyon, de femme. Soyez juste envers tous, bonne pour tous,
a cause le amicale pour tous ceux qui le méritent de vous.
dro, une C'est quelque chose de si beau et de si rare que
accablait d'un élégance et l'amitié! Je suis charmé que vous en
devant une jouissez, et plus charmé encore que vous voyiez si
a pour faire capable de vous en, que vous ayiez l'esprit si libre
Et j'espère que et si vous si affectueux. Je n'y mets qu'une condition
vous note de Vous la devinez, et elle est bien remplie, n'est-ce pas?
minez de
un accablé de

dedommes.
rastre; et
tir toute le
leur drapeau.
l' de ne pouvois
Pendant que vous resterez à Londres, vos
bonheurs, pendant que vous n'y pouvez faire un pas
regardes à soi sans avoir le cœur bouleversé au
souvenir de vos fils, moi j'achève ici, dans ma
maison, les arrangements que le mien y avait
de se ne pouvois commercer. Je suis descendu dans ma chambre son

206
Pai oublié de mentionner
1. lettre que je vous ai
de Paris dimanche 9
(c'est le 25)

2012

faut de chasse, je me promène suivi de son chien.
C'est un lien puissant entre nous, Madame, que
cette triste ressemblance de nos destins, et cette
parfaite intelligence que nous avons l'un l'autre de
nos peines. Il me semble que j'ai connu vos enfants,
je leur prête les traits, les qualités qui me
charment dans le mien; je les vois à leur place, et
regret. Ne vous défendez pas, Madame, de sentiments
qui viennent à l'esprit et que les vôtres ont de plus
poignant; laissez-vous quérir autour que de peut
guérir une vraie blessure. A mesure que nous
avançons dans la vie, c'est la condition de notre
âme d'explorer et d'attacher dans je ne sais
quelle mystérieuse unité, les amotions, les plus
contraires, le souffrir et de jouir, de regretter et de
desirer à la fois et avec la même vérité, la même
énergie. Acceptons ces deux de notre nature. Si
vous étiez là, si nous avions en liberté, vous me
parleriez de vos fils, je vous parlerais du mien;
nous nous raconterions toute leur vie, toute la
nôtre, et un sentiment d'une douceur infinie et
souveraine se répandrait sur notre entretien. Que
mes lettres vous en apportent l'ombre; les vôtres
ont pour moi tant de charme!

Paris, 212
lignes. Sans cela
comprendra comme
ressource pour m
moins triste qu'
quelque irrégularité
fond de son bois
c'est exactement
guérir avec l'é
tu a-t-il une de
vieu, de régler
l'arrondissement
quand vous vous
d'une adresse:
au Val.

(Où est-il
de leur dépôt
de vous? Le m
vient à l'esprit
quel ennemi,

2
35

Samedi 16 - 9 h. 1/2 du matin.

or. Il a
sans qu'on
ne puisse
boute. Quelque
soit ravi de

Lors que je dis vrai dans ces derniers mots, &
bien plus vrai que je ne dis ! Voilà le n° 5 qu'on
m'apporte. Dearest Princess, je crains qu'à votre
tour vous ne preniez quelque retard pour ma lettre,
pour celle-ci du moins. Je m'en désole. Pardonnez-le
moi. J'aurais dû la faire partir avant hier; mais
j'étais si impatient de ne vous rien arriver que j'ai
attendu. Je vous aurais écrit en trop mauvaise
disposition. Aujourd'hui je serais peut-être mieux
d'attendre aussi. Ma disposition est trop bonne.
Tout à l'heure, Madame, j'étais me promener dans
les bois qui m'entourent. Ils sont bien verts, bien
frais, bien sombres, quoiqu'un beau soleil brille
au dessus et les enveloppe de sa lumière. Le
lieu-ci est très solitaire, très sauvage. Autrefois
quelques moines y venaient orer. Aujourd'hui
quelques bûcherons y travaillent. Il y sera bien
lent. Je n'y entendrai rien. Je n'y verrai personne.
Je relirai vos lettres. Je serai charmé. Et
pourtant, que le fond du jardin de la duchesse
de Sutherland ne fera rien ! Et ma pensée
tantôt n'y transportera tantôt vous amènera
vous-même dans les bois du Dal. hichon, si je
me laisserai bercer à ce doux rêve jusqu'à ce
que j'en sente le mensonge. Je rentrerai alors

De ma maison.

Je suis très préoccupé de ce que vous me dites des projets de M^{re} de Lieven. Vous ne pouvez songer, ce me semble, à aller le rejoindre à Karlsbad. Vous voilà à peine en Angleterre. La saison des eaux serait passée avant que vous arrivassiez en Bohême. Après les eaux, j'espère, M^{re} de Lieven retournera sans doute auprès du Grand Duc. Non, Madame, il ne faut pas chercher le bonheur à tout prix; mais il faut pourvoir sans relâche aux moyens de lever les obstacles. Vous ne pouvez ni vous fixer à Petersbourg, ni aller sans cesse en Europe. Sur ce deux points la chose est bien arrêtée; il s'agit de le reste.

Votre

C'est trop de bien en un jour. Je tremble pour les jours qui vont suivre. Je reçois à l'instant votre 4^e l^{re}. Bien pressentiment on me trouvoit pas tout à fait quand je vous craignois malade. Reposez vous beaucoup, beaucoup. Je suis charmé que vous s'attache par à Kowitz. Que je vous remercie d'avoir voulu à me rassurer sur votre mauvaise écriture! elle m'est inquiète en effet. Je vais attendre bien impatiemment vos prochaines lettres. Je les crains pourtant un peu. Vous aurez attendu celle-ci. Vous vous serez, comme moi naguère, impatientée,

l'écouter. Vous un lieu comme avec moi, je ne vous, ni à moi, aussi, n'est-ce pas pour parler comme simplement et non pas comme on s'est pas.

Il faut pour votre lettre. Je ne vous à ce qui me tient comme je traite la politique de son parlement cela cependant évidemment le sur tout cela, ma prochain. Vous le terme. Je suis la petite bien beaucoup de lui demander si familial. Je n'apprendre que vous bien le rap. s'est d'être.

me dites
ne pouvez
indes à
lettre. La
e vous
et, l'it y va
auprès de
par chuchue
vous sans
elle. Vous
ni écrit
te la tenir
pour les
e votre
t pas tout à
éprouer vos
vous
vous d'avoir
critique?
ne bien
le crains
vous. Non
gustier,

l'ouïment. Vous voyez que j'ai aussi ma fatigue! C'est
un lieu commun que je dis là, Madame. Non, je n'ai
avec vous, point de fatigue! Le mot ne convient ni à
vous, ni à moi. Mais j'ai confiance, je crois. Et vous
aussi, n'est-ce pas? Vous savez donc bien le droit de
vous parler comme vous qui écrivez, c'est à dire tout
simplicement et en disant les choses comme elles sont,
sans pas comme on est convenu de lui dire quand elle
en sont pas.

Il faut pourtant que je finisse si je veux que ma
lettre parte! Il me semble que j'ai à peine commencé
que je ne vous ai parlé de rien, de vrai au plus près,
à ce qui me touche vraiment, ce je laisse en arrière
(comme je laisse le cahier rouge) la politique anglaise,
la politique française, votre jeune homme la dissolution
de son parlement, celle de notre, que suis-je? Sans
cela cependant minutieusement beaucoup, et je lui très
soigneusement les détails que vous me donnez, et j'ai
sur tout cela, des milliers de choses à vous dire. A
ma prochaine lettre, si, dans cette-là encore, j'en
trouve le temps, laissez, Madame Ackermann, je vous
prie, la petite Princess de son bon souvenir. Il
tient beaucoup et j'en suis très touché. C'est à vous
de lui demander pardon, pour moi, d'un langage
si familier. De copie. Je suis bien heureux
d'apprendre que Madame la Duchess de Sutherland
a bien se rappeler mon nom. C'est du luxe en
vérité d'être si bon quand on est si belle. Mais

Le luxe qui vient de Dieu est charmant, et il a
semblé votre noble hâtesse de tant de dons qu'en
effet elle nous doit peut-être, à nous autres pauvres
mortels, de nous traiter avec un peu de bonté. Quelque
place qu'elle me donnât à sa table, je serais ravi de
m'y assis.

Luc
bien plus vrai
m'apporte. De
tout vous n'esp
pour celle-ci du
moi. J'aurais dû
j'étais si impati
attendu. Je vous
disposition. Au
d'attendre aussi
Sont à l'heure
les bois qui m'e
fruits, bien sou
au dessus et le
lieu-ci est très
quelques moines
quelques bûcher
eul. Je n'y ai
Je relisai vos
pourtant, que
de Sutherland
tantôt m'y tra
vous-même de
me laisserai be
que j'en sente